

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIERRE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII).

— Direction — Nice, Place d'armes, N. 1 & Marseille, Rue des Romains, N. 9 —

SOMMARIO. Les Oeuvres Salésiennes en Amérique — Lettre de Sa Grandeur Mons. l'Archevêque de Buénoy Ayres — Lettre de Mons. Antoine Espinoza — Lettre du Docteur Edouard Carranza — Lettre du Curé de la Paroisse de Saint Jean Ev. en Buénoy Ayres — Extrait d'une lettre de la Patagonie — La première Maison Salésienne au Brésil — Départ pour le Brésil — Arrivée au Brésil — Visite de son Em. le Card. de Bonnechose — Le Card. Henri de Bonnechose — Un Coopérateur Salésien et notre Maison de Spezia — Histoire de l'Oratoire de Saint François de Sales — Avis à nos Coopérateurs — Avis à nos Correspondants.

LES ŒUVRES SALÉSIENNES EN AMÉRIQUE.

Une lettre, imprimée dans notre dernier bulletin, a fait connaître à nos coopérateurs que notre cher confrère D. Jacques Costamagna, chef des Missions Salésiennes dans la République Argentine et la Patagonie, se trouve actuellement en Italie. Notre confrère est venu surtout pour solliciter un renfort d'ouvriers Evangéliques.

Il nous a rapporté de sa mission, des nouvelles, les unes très-consolantes, les autres bien douloureuses.

Nous avons été très-consolés d'apprendre le développement et les progrès des œuvres salésiennes en ces vastes régions. Le nombre des maisons augmente chaque année; une multitude de jeunes-gens accourt aux écoles, aux collèges, aux patronages du Dimanche. Nos maisons de charité sont remplies; toutes les classes de la société nous témoignent la plus grande bien-

veillance; le clergé séculier, comme le clergé régulier, nous appuie; et, ce qui fait notre principale consolation, l'illustre Archevêque de la capitale est pour nous d'une exquise bonté. Cette sympathie, que nous avons trouvée dans la République Argentine, nous est aussi témoignée dans la République de Montevideo, et dans le Brésil.

Nous nous sommes réjouis, en apprenant les conquêtes déjà faites par nos missionnaires sur les rives du Rio Colorado, du Rio Negro, du Limay et du Chubut, en Patagonie. Là plusieurs centaines d'Indiens ont été catéchisés, baptisés et conduits dans le sein de l'Eglise Catholique, la Sainte Epouse de Jésus-Christ.

Mais, nous ne devons pas le dissimuler, au milieu de tant de motifs d'allégresse, nous avons aussi bien des raisons de nous affliger.

Et quel serait le Chrétien, qui ne sentirait pas son cœur se serrer sous le poids d'une douloureuse tristesse, s'il lui fallait, comme nous, apprendre que, chaque jour, les évêques, les gouverneurs de provinces, et jusqu'aux caciques, ou chefs des tribus sauvages, ne cessent d'adresser des demandes, des prières, des supplications pour obtenir de lui l'envoi de prêtres, nécessaires au soin de ces âmes innombrables qui, pleines d'anxiété, attendent la lumière de la religion véritable et de la vraie civilisation; et cependant, faute de personnel suffisant, se voir forcé de répondre négativement.

tivement, et de laisser dans la nuit de l'erreur et dans les voies de la perdition un si grand nombre d'âmes, rachetées par le sang du Divin Agneau, et, comme nous, appelées à la gloire immortelle ?

A la lumière de cette triste réalité, nous sentons profondément la force de ces divines paroles, prononcées par notre Seigneur Jésus-Christ lorsque, pour désigner à ses apôtres tous les peuples prêts à venir à la lumière de l'Évangile, il les comparait aux campagnes jaunissantes mûres pour la moisson. Le Divin Maître exhortait alors ses apôtres, non seulement aux saintes ardeurs du zèle, mais encore à de ferventes prières adressées au Maître du Champ, afin qu'il voulût bien envoyer des ouvriers pour faire la récolte. — « La moisson est grande, disait-Il, mais les ouvriers peu nombreux. Priez donc le Maître du Champ d'envoyer des ouvriers faire sa moisson. — *Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam.* » —

Pour adoucir dans nos cœurs et dans ceux de nos confrères cette peine profonde, pour pouvoir entreprendre, sur une plus large extension et avec plus de probabilité de succès, la conversion de ces peuples abandonnés, nous préparons en ce moment une nouvelle mission de 20 Salésiens et une dizaine de sœurs de Marie Auxiliatrice, pour l'Amérique. En temps utile, nous informerons nos Coopérateurs du jour fixé pour le départ. Toutefois, dès ce moment, nous confions à ces chers Coopérateurs notre projet de faire un pressant appel à leur charité, pour qu'ils veuillent bien nous aider à supporter les dépenses considérables de cette sainte expédition. Nous les prions, dans leur piété chrétienne, de commencer, dès à présent, à penser à ces besoins sacrés, et à mettre en réserve ce dont ils pourront disposer selon leurs facultés.

Il faut de l'argent pour le voyage, du linge de corps et des vêtements; il faut surtout des ornements, du linge d'Église, des vases sacrés, en un mot tous les objets nécessaires au culte. Dans ces lointaines régions, toutes ces choses font complètement défaut, ou ne peuvent s'acquérir qu'à des prix exorbitants.

Nous croyons devoir publier ici diverses lettres, que nous avons reçues de l'Amérique pendant ces deux derniers mois; elles confirment les nouvelles que D. Costamagna nous avait données de vive-voix.

Ces lettres parlent avec éloge des Salésiens et de leurs œuvres; et, pour cela, si nous n'écoutions que notre cœur, nous les ensevelirions volontiers dans le plus profond oubli. — Nous en agissons autrement, parceque nos Coopérateurs ont déjà concouru par leurs aumônes et par leurs prières, et ne cessent de concourir à la prospérité de ces œuvres de religion; ils sont donc heureux d'apprendre, et ils ont le droit de connaître, les nouvelles que nous en recevons, afin de se rendre compte des fruits de leur charité.

Nous devons donc, en semblable occurrence, nous borner à pratiquer le conseil du Saint Pontife Grégoire-le-Grand: « Que nos œuvres paraissent en public, mais que l'intention de nos cœurs demeure dans le secret; en sorte que nous donnions au prochain l'exemple des bonnes œuvres, et qu'en même temps, par notre intention de ne chercher qu'à plaire à Dieu seul, nous souhaitions toujours le secret. — *Sic autem sit opus in publico, quatenus intentio maneat in occulto; ut et de bono opere proximis praebeamus exemplum, et tamen per intentionem, qua Deo soli placere quaerimus, semper optemus secretum.* »

Lettre de Sa Grandeur

MONS. L'ARCHEVÊQUE DE BUÉNOS AYRES.

La lettre, que l'on va lire, nous communique avec une incontestable autorité, les plus précieuses nouvelles, tout en nous révélant la belle âme de l'excellent métropolitain de la République Argentine.

Buenos Ayres, 6 juillet 1883.

TRÈS-RÉVÉREND D: J. BOSCO,

Bien cher Père et Ami.

Je suis on ne peut plus heureux de pouvoir, par l'intermédiaire du Rév. D. Jacques Costamagna, envoyer un respectueux salut à votre révérende paternité, à la Société des Salésiens et à vos nombreux enfants, spécialement à ceux de l'Oratoire de Turin.

Bien des motifs nous obligent à remercier le Seigneur de nous avoir donné l'Institut Salésien, qui nous rend de grands services de tout genre, par les écoles et par les ateliers, dans les églises et dans les missions.

Le Rév. D. Costamagna va chaque jour acquiesçant de plus en plus l'estime et la vénération du public.

Infatigable au travail, il est vraiment un sujet d'édification en toutes choses ; il dirige plusieurs maisons dans cette ville, dans la province, et même au dehors, avec un tel succès, que c'est une merveille.

Nous sentons profondément son absence, bien qu'elle ne doive être que temporaire, et nous espérons qu'il reviendra bientôt avec un bon nombre de compagnons, tous remplis de votre esprit, très-cher Père et ami.

Une douzaine au moins, tel serait le nombre des personnes qu'il devrait conduire avec Lui, en revenant de l'Italie.

Veillez l'écouter et lui accorder ces auxiliaires, pour le bien de tant de malheureux, qui les attendent avec une anxieuse impatience.

Il y a déjà fort longtemps que je n'ai reçu de lettres de votre paternité. N'oubliez pas que j'en ai toujours besoin pour avoir un guide sûr et une règle certaine pour procurer le plus grand bien de la Famille Salésienne.

J'espère qu'il n'y a point, en cela, de ma faute ; mais il est de fait que depuis quelque temps vous ne nous envoyez plus aucun renfort de personnel. Cependant, nous en avons le plus grand besoin. Ce besoin vos fils salésiens le sentent ici-même dans la capitale ; il est ressenti surtout par ceux qui sont dans les missions. Comment en effet pourront-ils étendre la lumière de l'Évangile et la porter à tant de malheureux enfants du désert, s'ils ne peuvent déjà suffire aux chrétiens qui les réclament de toutes parts ?

Décidez-vous donc, mon bien cher père, envoyez-nous des missionnaires ! D. Costamagna vous informera de toutes choses de vive voix.

Nous avons eu la douleur de perdre la révérende Mère Supérieure des Filles de Marie Auxiliatrice, Sœur Madeleine Martini ; comme un ange de Dieu, elle a pris son vol vers le ciel, à l'approche de la fête de St. Pierre.

Elle a eu le bonheur de fonder plusieurs maisons, en dernier lieu, celle de Moron, et de voir achever et ouvrir la maison principale, ainsi que le grand collège et l'église de Marie Auxiliatrice, bénie le 7 juin.

Sa mort a été pleurée, parce que sa vie avait été vraiment les délices de tous.

Que le Seigneur nous accorde un bon nombre de vierges saintes pour venir après elle, *post eam*.

Je désire beaucoup recevoir une réponse de votre Paternité. Je vous serai reconnaissant de vouloir bien m'indiquer en quoi je puis être utile à vos fils. C'est une dette pour moi, de m'employer de tout mon pouvoir pour l'accroissement de cette portion considérable et choisie du troupeau, que la Providence m'a confié, sans aucun mérite de ma part.

Je vous souhaite, révérend Père, et je demande pour vous au Seigneur toute bénédiction ; je suis

De votre paternité révérendissime,

Le très-affectionné serviteur et ami

✠ FRÉDÉRIC Archevêque de Buenos-Ayres.

Lettre de Monseigneur

ANTOINE ESPINOZA
VICAIRE GÉNÉRAL.

Buenos-Ayres, 7 juillet 1883.

TRÈS-CHER D. Bosco,

Heureux D. Costamagna qui va revoir votre Révérence ! Je me souviens toujours de ces beaux jours passés en votre compagnie à Turin. Je vous suis et vous serai toujours reconnaissant de votre excellent accueil.

Envoyez-nous bientôt D. Costamagna, mais avec beaucoup de compagnons, parce que nous en avons grand besoin ; il y a beaucoup à faire.

Recommandez-moi au Seigneur dans vos saints Sacrifices et dans vos prières.

Votre très-affectionné en Jésus-Christ

et votre ami sincère

✠ ANTOINE ESPINOZA.

Lettre du docteur

EDOUARD CARRANZA

Président du Conseil Supérieur de la Société
de St. Vincent de Paul.

Buenos-Ayres, 6 juillet 1883.

TRÈS-RÉVÉREND D. J. Bosco,

Je vois avec beaucoup de peine s'éloigner de cette ville le R. D. Costamagna, que vous m'aviez recommandé lorsque, pour la première fois, il arriva dans nos contrées.

Il nous quitte en de difficiles moments. Précisément à présent, commence à se débattre la question de l'enseignement laïque dans les écoles, enseignement, dont le triomphe pourrait amener les plus désastreuses conséquences.

J'espère que D. Costamagna nous reviendra bientôt, accompagné de plusieurs prêtres zélés, enfants de la pieuse Société, que vous avez fondée, et dont nous avons tant besoin dans ces régions si vastes.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Des lointaines vallées de la Patagonie, jusqu'à *Saint Nicolas de los Arroyos*, vos fils se trouvent dispersés sur une extension de plus de six-cents lieues.

Comment pouvoir assurer la marche toujours régulière d'établissements aussi distants l'un de l'autre, si l'on ne dispose d'un personnel suffisant ?

Je ne parle pas ici de la République orientale et du Brésil, où les Salésiens s'étendent encore trop, attendu leur petit nombre.

Le collège de Saint Charles, malgré la perte sensible de D. François Bodrato, a fait de nombreux progrès, sous la direction de D. Costamagna. Les bâtiments ont été augmentés, ainsi que le nombre des élèves internes, qui maintenant, s'élève à deux-cents. Un collège et une belle église ont été fondés pour les Sœurs de Marie Auxiliatrice.

Je vous suis très-reconnaissant pour toutes les faveurs, que vous avez dispensées à ce pays au moyen de vos fils, les Salésiens. J'admire toujours de plus en plus les prodiges de charité qu'ils font en Europe, où, peu d'années auparavant, ils étaient encore inconnus. J'accomplis un devoir en vous saluant au nom du Conseil que je préside ; je me recommande, ainsi que tous mes confrères, à vos prières, et j'ai l'honneur de me dire

De Votre très-révérènde Paternité

Le très-obligé serviteur
EDOUARD CARRANZA.

Lettre du Curé de la Paroisse
DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Buenos-Ayres, 7 juillet 1883.

TRÈS-RÉVÉREND D. BOSCO ET PÈRE
TRÈS-AIMÉ,

Je profite, pour vous écrire, de l'occasion que m'offre le retour de notre inspecteur, D. Costamagna, dans notre chère patrie, et j'accomplis un devoir, auquel j'ai manqué depuis longtemps, non par mauvaise volonté, mais à cause de mes nombreuses occupations. Dans l'espoir que vous voudrez bien me pardonner ce long silence, je passe outre, et me hâte de vous donner quelques détails sur la paroisse, que j'administre en votre nom. Dom Costamagna vous a déjà écrit au sujet de la belle fête célébrée pour la bénédiction de la première pierre de notre nouvelle église. Cette fête a été un véritable triomphe.

Depuis lors, on a beaucoup travaillé ; l'église, en certaines parties, atteint déjà la hauteur de deux mètres et demi au-dessus du niveau du sol ; dans d'autres parties, elle arrive jusqu'à cinq mètres.

Le pavé doit être très-élevé pour que l'eau du fleuve ne puisse le couvrir, lorsque, dans les grandes crues, il sort de son lit et inonde parfois la paroisse tout entière. A cet effet, on a placé plusieurs grandes poutres de fer pour supporter les petites voûtes, sur lesquelles reposera le pavé lui-même.

La longueur de l'église est de 46 mètres sur 22 de largeur, elle a trois nefs.

Le dessin est du style grec, d'ordre ionien. C'est l'œuvre de monsieur l'architecte Paul Besana de la Brianza. Cette église contiendra largement de trois à quatre mille personnes.

L'esprit de la population va s'améliorant de jour en jour ; la dévotion se réveille, tandis que les loges maçonniques perdent beaucoup d'adeptes.

Dans la première année de mon installation comme curé de cette paroisse, en 1879, sur une population de 27 mille âmes, il y eut seulement 4500 communions ; tandis que, au jour où je vous écris, c'est à dire au milieu de l'année, nous en comptons déjà plus de 7000, sans y comprendre les communions des jeunes filles, qui fréquentent l'école tenue par nos sœurs.

Nous avons établi les deux confréries de Notre-Dame du Mont Carmel et du Sacré-Cœur de Jésus. En peu de temps, deux cents personnes, environ, se sont fait inscrire à chacune d'elles. Nous espérons, avant peu, fonder une conférence de Saint Vincent de Paul et une société d'Ouvriers Catholiques.

Deux-cents jeunes gens environ se réunissent à notre patronage du dimanche, et quatre-cents jeunes filles à celui que tiennent aussi nos sœurs. Ce nombre serait bien plus considérable, si, pour nos sœurs comme pour nous-mêmes, nous pouvions disposer d'un local mieux approprié.

Tel est, en peu de mots, l'état de cette paroisse. Je la recommande tout particulièrement à vos prières pour qu'au lieu de mériter le nom de Bouche de l'enfer, *Boca del infierno*, comme on l'appelle ici, elle se change entièrement en une habitation du Seigneur.

Priez pour nous, afin que, nous occupant de guérir les maladies spirituelles du prochain, nous n'allions pas les contracter nous-mêmes.

Donnez une bénédiction toute spéciale à

Votre très-affectionné fils en J. C.

ETIENNE BOURLOT, prêtre.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE LA PATAGONIE.

A la date du 3 juillet, D. Joseph Fagnano, prêtre missionnaire, nous écrit, de Patagones, une lettre, où nous relevons ce qui suit.

Dom Dominique Milanésio se trouve actuellement à Norquin, à deux-cents lieues de distance, au pied des Cordillères, dans la province de Mendoza. Il donne la mission aux Indiens. Il a déjà baptisé 95 personnes et béni 6 mariages ; il continue à catéchiser 200 Indiens, dont un Cacique, qui s'est soumis à la République.

Il attend deux autres Caciques : Ranqué-Curà et Namun-Curà, avec leurs *Indiate*, ou tribus d'Indiens.

Dom Joseph Beauvoir partira bientôt, pour accompagner le Gouverneur Laurent Winter, dans la visite qu'il a le projet de faire aux colonies de Chubut, Puerto Deseado, et Santa Cruz.

Il aura l'occasion de parler aux *Gallensi*, et de traiter avec les Indiens de Inacazal, Fozal et Sazhueque.

La lettre se termine par une prière pour obtenir un renfort de missionnaires.

Les dernières nouvelles, que nous avons reçues, portent que D. Milanésio est de retour après avoir terminé sa longue et périlleuse mission ; lui-même nous en écrit une relation détaillée, que nous publierons dans notre prochain numéro.

LA PREMIÈRE MAISON SALÉSIENNE au Brésil.

Monseigneur Pierre Marie Lacerda, évêque de Rio Janeiro, écrivait en 1881 une lettre des plus touchantes à D. Bosco. Dans cette lettre, Sa Grandeur faisait les plus vives instances pour obtenir l'envoi d'un groupe de missionnaires Salésiens, destinés à fonder dans son immense diocèse une maison pour les pauvres enfants abandonnés.

Les raisons présentées par l'Excellent Pasteur étaient si pressantes, qu'il fallut s'engager formellement à donner satisfaction à ses désirs dans le cours de l'année suivante, si Dieu voulait bien le permettre.

Quelque temps après, le Supérieur de nos maisons de l'Uruguay, M. l'abbé D. Louis Lasagna, vint en Italie, et reçut la mission de pourvoir à l'établissement de la première de nos maisons au Brésil.

En repartant pour l'Amérique, D. Lasagna conduisit avec lui le personnel nécessaire.

L'an dernier, la nouvelle et pacifique expédition était sur le point de s'embarquer pour Rio Janeiro, lorsque la fièvre jaune, qui souvent sévit dans ces contrées, y fit une nouvelle apparition.

L'Evêque de Rio Janeiro, dans sa paternelle sollicitude, craignit que quelque Salésien ne devint la proie du fléau, il nous pria de surseoir au départ, jusqu'à la disparition de l'épidémie.

Le péril parut avoir cessé vers le mois de juillet dernier, et un groupe de 7 Salésiens, accompagnés par D. Louis Lasagna, put enfin partir de Villa Colon, et aller fonder la première maison Salésienne au Brésil, dans la ville de Nietheroy, auprès de la capitale de cet immense empire.

D. Costamagna, Supérieur de nos maisons de la République Argentine, nous avait déjà fait part de cette bonne nouvelle. Nous avons reçu depuis, et de l'Uruguay, et du Brésil, des lettres qui nous donnent tous les détails du départ et de l'arrivée.

Nous croyons être agréables à nos lecteurs et leur être utiles, en reproduisant ces lettres.

DÉPART POUR LE BRÉSIL.

Colon, 11 juillet 1883.

TRÈS-RÉVÉREND ET TRÈS-AIMÉ D. BOSCO,

Je viens d'accompagner, à bord de l'*Orénoque*, notre Inspecteur D. Louis Lasagna et sept de nos confrères, qui partent ce matin pour la nouvelle mission du Brésil.

Vous serez heureux, je crois, d'avoir quelques détails sur notre douloureuse séparation.

Après avoir attendu si longtemps la cessation de la fièvre jaune, après avoir eu la douleur d'apprendre que, parmi ses innombrables victimes se trouvaient plusieurs ecclésiastiques et notamment le secrétaire même de Monseigneur Lacerda, nos missionnaires avaient enfin pu fixer leur départ au neuf juillet courant. La veille de ce jour, nous

voulûmes offrir une petite fête d'adieu à nos confrères du Brésil. On chanta solennellement la grand'messe et les vêpres, suivies du salut du très Saint-Sacrement. Pendant le salut, nos enfants exécutèrent le *Tantum Ergo* à deux chœurs de notre cher D. Cagliero.

Les toasts ne manquèrent pas au dîner; Latin, Espagnol, Italien et Français, prose et vers furent mis à contribution. Le futur Directeur de la nouvelle maison, D. Michel Borghino, nous remercia au nom de tous ses compagnons, en se recommandant avec eux à nos prières. L'émotion était générale, et parmi les Salésiens, et parmi les élèves. Chacun avait peine à retenir ses larmes. Notre Inspecteur, D. Lasagna, tenta de nous consoler par quelques unes de ces éloquents paroles, qu'il sait si bien trouver dans les trésors de son cœur... Mais, pour cette fois, il ne put obtenir qu'un effet tout contraire.

Le lendemain, l'émouvante cérémonie des prières pour l'heureux voyage, raviva dans nos âmes toute la douleur de la séparation. La voiture, qui devait emporter les nouveaux missionnaires, attendait non loin de l'Eglise; et nous vîmes, avec un bonheur mêlé d'une peine profonde, se renouveler cette touchante scène des adieux, que nous avions plus d'une fois contemplée jadis aux pieds de l'autel de Marie Auxiliatrice à Turin.

Nous savions bien que nous nous aimions, mais nous ne pouvions croire que la séparation dût nous être si pénible; nous ne savions pas non plus, combien nos jeunes élèves nous étaient étroitement unis, au point de ne former avec nous qu'une seule et même chose.

A Montevideo, les missionnaires reçurent l'hospitalité chez messieurs les docteurs Burattini, Coopérateurs Salésiens, vraiment dignes de notre reconnaissance et des plus spéciales bénédictions, à cause de leur bon cœur et des services signalés, qu'ils ne cessent de nous rendre.

Après le dîner, les missionnaires allèrent prendre congé des RR. PP. Capucins et Vasques, et recevoir la bénédiction de Monseigneur l'Evêque. Le soir même, ils s'embarquèrent malgré le mauvais temps.

Le Révérend D. Monti, l'oncle de notre confrère du même nom, D. Bacicalupi et moi, nous les accompagnâmes sur le bateau à vapeur jusqu'à bord. Il était déjà nuit close, quand nous leur laissâmes notre dernier adieu.

Nos cœurs se serrèrent de nouveau lorsque, après nous être éloignés de l'*Orénoque*, nous passâmes non loin du vapeur l'*Europe*, sur lequel nous savions que l'Inspecteur des maisons Salésiennes de la République Argentine, le Révérend D. Costamagna, se trouvait embarqué pour se rendre en Italie avec deux de nos confrères, représentant les deux inspections d'Amérique. — J'aurais voulu me jeter à la nage, pour arriver à eux, les saluer, les charger de mille commissions pour notre Père vénéré, pour nos Supérieurs, pour nos Confrères de toute l'Europe! Inutiles désirs!..... Mais Dieu nous tiendra compte de la souffrance qu'ils nous ont causée.

Maintenant, me voici rentré au bercail. — Pau-

vre Collège Pie ! — Quelle tristesse y règne en l'absence de celui, qui était l'âme de tout et de tous ! —

On a commencé déjà une série de nombreuses Communions quotidiennes, pour le bon voyage de nos confrères et l'heureux établissement de la nouvelle maison de Nictheroy. Puissent ces Communions être la source de grâces abondantes pour nos confrères et pour les enfants du Brésil ! Puissent-elles aussi, faire descendre sur nous des grâces de choix, pour nous maintenir dans la ferveur pendant l'absence de notre cher Directeur.

Très cher et très vénéré D. Bosco, bien souvent, votre cœur nous connaît assez pour vous le dire, bien souvent, notre pensée se porte vers vous, surtout aux jours de la douleur, aux moments des pénibles sacrifices.

Il nous semble alors vous voir, vous entendre, nos oreilles nous redisent encore votre dernière parole, votre suprême encouragement, cet « *Esto vir... viriliter agite.* »

« Soyez des hommes... que toutes vos actions soient d'un homme de cœur ! » Oh oui, dans ces terres lointaines, vos conseils, plus encore, les exemples de votre vie, dont nous avons été les témoins, la certitude que vous priez pour nous, raniment notre courage et soutiennent notre énergie. Oui, nous nous sentons devenir forts, et, surtout, abrités sous le manteau de notre Mère Marie Auxiliatrice, nous prendrions d'assaut le vaste empire du Brésil et le monde entier, malgré la profonde conviction de n'être encore que des enfants.

Ai-je besoin de vous le dire ? — la langue, vous le savez, se porte toujours sur la dent qui fait souffrir ; aussi, nous qui sentons toujours plus la privation de votre présence, nous soulageons notre cœur en parlant de vous, soit entre nous, avec nos confrères, soit avec nos jeunes élèves. Ces chers enfants désirent tant que nous leur parlions de leur Père D. Bosco, qu'ils ne connaissent pas, mais qu'ils aiment si ardemment !

Inutile aussi de vous rappeler que nous prions tous les jours pour vous, afin que Dieu Vous conserve longtemps à notre amour, et que nous puissions vous voir, dans bien des années, la tête ornée de la blanche couronne de ceux, auxquels Dieu conserve une majestueuse vieillesse.

Cette lettre vous arrivera peu de jours avant la grande fête de l'Assomption, jour anniversaire de votre naissance.

Oh ! si je pouvais orner cette lettre d'expression mieux choisies ! Si je savais employer toutes les ressources de notre langue, pour donner à mon style de la richesse et de la beauté ! Mais, hélas, le Français et l'Espagnol m'ont fait perdre le peu de littérature italienne que j'avais appris, et il me faut renoncer à mieux faire.

Je me borne donc à vous offrir simplement, mais avec toute l'affection dont je suis capable, mon cœur et celui de tous vos fils de Villa Colon.... Ce cœur est toujours, il ne cessera jamais d'être, plein de la plus grande reconnaissance et du plus filial amour envers celui, auquel, après Dieu, nous devons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes.

Pour vous, Père vénéré, bénissez-nous tous : et, par vos prières, obtenez nous la grâce de pouvoir entrer dans le ciel avec vous, au grand jour de l'assomption universelle des élus.

Je suis à jamais, en Jésus-Christ N. S.

Votre fils très-obéissant et très-affectionné
LAURENT GIORDANO, Prêtre.

ARRIVÉE AU BRÉSIL.

Santa Rosa de Nictheroy, Brésil, 6 août 1883.

MON TRÈS VÉNÉRÉ D. BOSCO,

Notre cher D. Costamagna, qui vient d'avoir le bonheur, bien enviable, de retourner en Italie, pour déposer à vos pieds l'hommage respectueux et l'amour le plus tendre de tous vos fils d'Amérique, vous aura déjà fait connaître notre départ pour le Brésil. Il vous aura dit, que sept de vos fils missionnaires ont quitté Montevideo, le dix juillet, pour se rendre au plus beau port du monde, où ils sont entrés heureusement, après quatre jours d'une navigation des plus tourmentées, au port de Rio Janeiro.

Quelle joie ce fait a dû porter à votre cœur, Père bien aimé ! Quelle consolation à tous nos confrères, à tous les Coopérateurs Salésiens ! — Voir les fils de Dom Bosco partir du Rio de la Plata, laissant leurs frères continuer à évangéliser ces importantes contrées, où les bénédictions du ciel les ont fait s'étendre et se ramifier en tous sens, au point de pénétrer au cœur même des terres glacées de la Patagonie, les voir, dis-je, remonter à présent vers l'Equateur pour y chercher un autre champ propre au développement de leur zèle, à de nouvelles conquêtes au profit de la religion et de la civilisation véritable ! Comment un pareil spectacle pourrait-il ne pas toucher et remuer profondément tous les cœurs, vraiment animés d'un amour sincère pour les âmes et pour Dieu ?

Sans aucun doute, le 14 juillet 1883 sera, pour nous tous, et pour bien des fidèles, un jour de bien heureuse mémoire, parce qu'il marque l'établissement de notre première maison au Brésil, dans la ville de Nictheroy.

Que Dieu soit donc remercié du plus profond de nos cœurs, pour nous avoir donné cet heureux jour.

Les sept Salésiens qui viennent d'aborder en ce vaste empire apportent avec eux la bénédiction du Saint-Père et la protection de Marie Auxiliatrice. Marie n'a jamais manqué d'accompagner par la tendre protection de son Cœur maternel et par les miracles de la toute-puissance, qu'elle a reçue de son Divin Fils, quiconque s'élançait avec abnégation et ferveur pour travailler au salut des pauvres enfants abandonnés, des âmes délaissées.

Oh non, nous ne nous dissimulons pas notre faiblesse et notre insuffisance, mais, malgré cela, nous ne songeons même pas à la crainte ou à l'hésitation. Pour nous rassurer au besoin, il nous suffirait de jeter un regard en arrière et de considérer le chemin parcouru, dans cette courte pé-

riode des sept dernières années, là bas, dans l'Uruguay, dans la République Argentine, et dans la Patagonie.

Les besoins moraux ne sont pas moins grands, ils ne sont pas moins lamentables, dans le Brésil que dans ces autres contrées.

Le sauvage féroce et nu parcourt encore en tous sens les forêts vierges de cet immense empire, l'orphelin erre vagabond par les rues de ses peuplées cités, l'esclave y gémit sous le fouet d'un maître inhumain, l'innocent petit enfant reste abandonné sur le pavé par des parents sans cœur. Oh ! combien, combien sont les malheureux qui ont besoin de secours ! Oui, si la grâce de Dieu ne nous laisse pas à nous-mêmes, si la tendre bonté de Marie Auxiliatrice continue à nous soutenir, si nos chers confrères et nos bien aimés coopérateurs ne nous oublient pas dans leurs prières et dans leur charité, que de bien nous pourrions faire, en ces régions, si splendides par la profusion des trésors d'une nature enchanteresse, et cependant si misérables et si infortunées par l'effet de la décadence ou du défaut absolu de la religion, qui seule fait les peuples heureux et prospères !

Pardonnez, bien aimé Père, cet élan que mon cœur ne peut contenir. Oui, voilà les espérances qui font palpiter nos âmes, voilà les vœux que, dès les premiers jours, nous n'avons cessé d'élever vers le trône de Dieu, vers le trône de la Mère des miséricordes. Puisse leur secours nous accompagner toujours dans notre difficile entreprise !

Que cette rapide esquisse des besoins immenses, auxquels il s'agit de pourvoir, soit aussi la prière que nous adressons de si loin, à vous, à nos confrères, à tous nos coopérateurs, suppliant votre affectueux intérêt et votre généreuse charité de nous soutenir dans nos travaux.

Permettez-moi maintenant le récit de quelques faits de nature à vous intéresser.

La Providence, vous le savez, a voulu nous donner ici un second Père, un autre D. Bosco, dans la personne du docte et pieux Evêque de Rio-Janeiro, Sa Grandeur Monseigneur Pierre-Marie Lacerda. Malheureusement, à notre arrivée, Monseigneur était absent de Rio, depuis plus de deux mois. Pauvre évêque ! au plus fort de l'épidémie, il y a quelques mois à peine, il a perdu son propre secrétaire, M. l'abbé François Telles, prêtre d'une vertu exemplaire, son compagnon, son ami, son ange gardien visible, comme il se plaisait à l'appeler, celui-là-même que vous avez connu, lorsque Sa Grandeur, venue en Italie en 1877, demeura quelque jours auprès de vous, dans notre Oratoire de Turin.

Monseigneur fut profondément affecté par cette perte, il se trouvait d'ailleurs dans un état de santé fort compromis ; c'est pourquoi, ses amis et les médecins lui conseillèrent, et lui firent comme une obligation de quitter la capitale, pour se rendre dans l'intérieur de l'empire, en une province du nom de Minas, où le climat est plus doux et plus tempéré par suite des hautes et interminables chaînes de montagnes qui couvrent toute son étendue. Il y a, dans cette province, un séminaire très ancien, dirigé par les missionnaires Lazaristes,

où notre Evêque bien-aimé fut élevé, dès son enfance, où il reçut les Saints Ordres, et exerça le saint ministère avec beaucoup d'éclat, comme excellent orateur et comme très habile professeur. Il enseigna les mathématiques, la philosophie, le droit canon, au milieu des applaudissements unanimes, et de ses collègues et des élèves.

C'est donc au milieu d'anciens élèves et d'amis bien chers, que l'on invitait Sa Grandeur à venir chercher quelque soulagement aux souffrances de son cœur, et le rétablissement d'une santé chancelante.

Je n'ai pas besoin de vous dire, vénéré Père, avec quelle inexprimable impatience nous attendons cet excellent Pasteur, depuis plus de 20 jours. Malgré son éloignement, avec quel amour, avec quelle sollicitude, ne s'est-il pas empressé de s'employer en notre faveur ! Il a écrit, et fait publier par les journaux, une lettre pastorale, au sujet de notre arrivée. Dans cette lettre, aussi pleine de cœur que de doctrine, Sa Grandeur nous recommande chaudement à la charité de ses diocésains ; Elle plaide avec éloquence la cause de la maison, que nous venons fonder pour la jeunesse pauvre et abandonnée.

Monseigneur a voulu encore nous écrire aussitôt de longues et affectueuses lettres, où débordent sa tendresse paternelle, la sainteté de ses conseils et sa généreuse charité.

Quelques ennemis du bien ont accueilli notre arrivée par des imprécations et par des blasphèmes. Mais les amis de l'humanité souffrante n'ont pas manqué d'applaudir à notre mission charitable et hautement humanitaire.

La lettre Pastorale de Monseigneur a réveillé partout la plus grande sympathie en notre faveur ; elle a fait naître un immense désir de voir notre œuvre s'établir et se développer. Déjà des aumônes et des offrandes commencent à nous arriver, indépendamment du don très généreux que nous a fait Sa Grandeur, notre providence visible.

Aujourd'hui même, j'ai reçu l'avis que l'on tient à notre disposition tout un fonds de typographie, petite, il est vrai, mais complète.

Malheureusement notre maison est fort petite et, si les aumônes suffisent pour le moment à notre entretien, elles ne nous permettent pas encore de commencer les travaux indispensables pour préparer une place aux nombreux enfants, qui déjà viennent frapper à notre porte.

Pour vous permettre de vous faire quelque idée de notre séjour, je vous dirai que notre maisonnette s'élève sur le territoire de Nictheroy, en face de Rio Janeiro ; entre cette capitale et notre modeste demeure, s'étend la baie enchanteresse dont les eaux tranquilles portent des centaines de bâtiments, de toute grandeur et de toute nationalité. Ces navires viennent prendre ici des cargaisons de sucre, de tabac, café, cacao, et autres produits de ces terres tropicales. De notre fenêtre nous voyons cingler de nombreux bateaux, les uns partent, d'autres arrivent, tous livrent aux caprices des vents leurs pavillons multicolores, parmi lesquels il nous est souvent donné de saluer de la main et plus encore par les battements de notre cœur le cher drapeau de notre patrie.

Autour de notre modeste demeure, nous possédons une grande étendue de terrain, il s'étale en une large plaine devant la maison et sur les côtés; et, par derrière, il s'élève en une très haute montagne. Cette propriété se prête, non seulement à la construction d'un grand édifice pour les orphelins, mais encore à l'établissement d'une petite colonie agricole; et nous pourrons ainsi bientôt vous envoyer, à l'Oratoire, du café et du sucre cultivés par les mains de vos fils.

De nombreux et luxueux palais ou villas s'élèvent sur la plaine et sur les collines, en face de nous et sur nos côtés. La paroisse est très éloignée. Il n'y a, dans les environs, que quelque pauvre chapelle en ruines ou abandonnée. Mais, le croiriez-vous? Juste à côté de nous, au point de croisement de deux routes, s'élève un beau petit palais avec l'inscription « Collège pour les jeunes garçons et pour les jeunes filles. » Ce n'est ni plus ni moins qu'une institution protestante; elle est un danger permanent pour la religion des familles catholiques de cette ville. Quo de pauvres enfants des deux sexes sont envoyés par leurs parents, ignorants ou indifférents, acheter, au prix de leur salut éternel, une éducation hérétique et empoisonnée. Combien nous nous réjouissons de nous trouver aussi près de ces hérétiques, pour mettre comme une digue, au débordement de leur propagande homicide! Nous avons aussitôt décidé de baptiser notre nouvelle maison du nom d'hospice de Marie Auxiliatrice, assurés que la main puissante de cette Reine du ciel ne tarderait pas à nous protéger contre l'hérésie et à recueillir sous son manteau les âmes exposées au péril.

Dans notre enthousiasme, nous sommes allés jusqu'à concevoir la pensée, et jusqu'à l'espérance d'élever, ici-même, un grand Sanctuaire en l'honneur de la Vierge Auxiliatrice, afin qu'Elle étende son ombre bienfaisante sur tout le Brésil. — Que vous en semble? — La bonne Vierge Elle-même se chargera de montrer si le ciel sourit à cette espérance. Pour l'instant, dans notre impatience d'ouvrir au moins les classes pour les externes et les catéchismes, nous avons déjà fait appeler les maçons, et, pleins de confiance en la divine Providence, nous avons donné l'ordre de commencer les travaux, afin d'offrir bientôt un asile aux jeunes-gens les plus besogneux et les plus exposés au péril. Oh! s'il nous était donné de pourvoir aussi à l'éducation des pauvres jeunes filles; si nous pouvions un jour les appeler à venir se grouper à l'école autour de nos bonnes sœurs! Nous travaillerons aussi de toutes nos forces pour obtenir ce résultat. Et, pendant que nous, ici, nous préparerons la maison de nos bonnes sœurs, vous, mon bon Père, daignez nous réserver au moins une dizaine de ces excellentes collaboratrices, tant pour cette résidence que pour divers points de l'Uruguay, et nous les envoyer au prochain départ de missionnaires.

Notre cher D. Borghino vous racontera la visite que nous avons faite ensemble à Sa Majesté l'empereur Pierre II. Sa Majesté nous a reçus avec une amabilité extraordinaire. La princesse Isabelle, héritière présomptive de la couronne, et son époux,

le prince Gaston d'Orléans, comte d'Eu, se sont montrés pour nous de la plus extrême bienveillance. L'excellent Président de la province nous a fait aussi le meilleur accueil et nous a promis son appui le plus cordial.

Comme vous le voyez, bien-aimé Père, cette humble maison donne déjà, dès ses premiers débuts, les plus belles et les plus consolantes espérances. Il est vrai, ces espérances devront être fécondées par des sueurs, arrosées peut-être avec des larmes, si elles doivent un jour faire mûrir des fruits suaves et chers à notre Bon Jésus et à son épouse bien aimée, la Sainte Eglise Catholique. Mais, le regard au ciel, confiants dans la protection de la Vierge Auxiliatrice, nous marcherons sans nous laisser arrêter par aucune des difficultés que la rage de l'enfer pourra susciter contre nous.

Si je ne craignais d'être interminable, je voudrais vous parler aussi des nombreuses demandes, des supplications qui m'arrivent de toutes parts.

C'est toute une série de misères et de besoins tellement urgents, que je ne saurais exprimer combien mon cœur souffre de ne pouvoir les secourir promptement. — D'autre part, il se présente des occasions si propices de faire le bien, et la divine Providence nous offre, dès le principe, tant de moyens matériels, que je ne puis m'empêcher de laisser aux sollicitateurs, au moins quelque espérance, pour un avenir assez prochain. O mon Dieu! Pourquoi ne multipliez-vous pas par milliers les ouvriers évangéliques, afin de sauver un si grand nombre d'âmes rachetées par vous?

Sans parler ici des Evêques du Grand Pará et de Cuyabá, qui nous attendent à bras ouverts et comptent déjà sur notre promesse formelle, je vous dirai qu'il m'arrive, de Petropolis, les plus pressantes instances pour ouvrir des écoles aux enfants catholiques.

Là encore, ces pauvres enfants, faute d'écoles catholiques, fréquentent les écoles des protestants.

La propre fille de l'empereur s'est employée pour avoir des salésiens, ne fût-ce que deux seulement, pour commencer les classes pour les externes, et ouvrir un patronage du Dimanche.

L'Archevêque de Bahia, ce saint vieillard, qui a fondé le diocèse de Ceará, et, après l'avoir élevé à une prospérité religieuse digne d'envie, a été transféré, depuis un an, au siège Archevêpiscopal de Bahia, demande aussi notre secours. Oh si vous aviez pu voir, dans la visite que je lui ai faite, il y a peu de jours, avec quel cœur il me suppliait de lui envoyer quelques salésiens, commencer une maison de charité pour les jeunes-gens pauvres, afin d'aider au développement des vocations Ecclésiastiques, presque éteintes dans ce pays!

S. Paul, riche et florissante province de l'intérieur, m'envoie, elle aussi, des invitations et des prières chaleureuses pour que je ne tarde pas à m'y rendre, afin de voir de mes yeux tout ce qu'ils ont déjà fait pour les Salésiens. Je dois dire en effet, que, dès l'année dernière, Monseigneur l'Evêque, divers prêtres et divers laïques pleins de zèle, ont jeté les yeux sur nous, et n'ont rien négligé pour nous avoir au milieu d'eux.

Pour nous préparer une maison et des moyens pour commencer notre œuvre, Monseigneur écrivit un chaleureux appel à la charité, sous forme de lettre pastorale : il fit plus, il nomma des commissions qui s'en allèrent de ville en ville, de bourgade en bourgade, sollicitant des aumônes pour les Salésiens.

Ils ont ainsi recueilli des sommes considérables, et, maintenant, ils nous supplient de ne plus les tenir en suspens, de nous rendre au milieu d'eux, et de nous y rendre immédiatement. Hélas ! je ne pourrai qu'aller faire une visite à ces excellents amis, voir ce qu'ils nous ont préparé, leur donner quelques consolantes paroles et..... vous écrire de vouloir bien exaucer leur prière.

Mais il est temps de clore cette longue épître. Si je ne craignais de passer pour reproduire sans cesse un refrain que tous savent déjà par cœur, je terminerais volontiers en suppliant tous nos jeunes confrères d'Europe de partir pour les missions, où le Seigneur leur prépare de véritables triomphes. Je voudrais vous supplier de ne pas laisser passer cette année sans nous envoyer du secours. Une dizaine de Salésiens, au moins, et autant de Sœurs de Marie Auxiliatrice, nous sont absolument indispensables, pour soutenir les œuvres déjà existantes, les renforcer et les étendre, et aussi pour commencer avec vigueur et efficacité les missions du Brésil. Père bien-aimé, accueillez favorablement cette prière de vos fils missionnaires, et daignez l'exaucer.

Nos Coopérateurs, si généreux et si zélés, ne vous ont jusqu'à présent jamais laissé dans l'embarras pour les dépenses des préparatifs et du voyage, j'espère que leur charité ne vous manquera pas davantage en ce moment.

Nous savons bien, que de la France, de l'Angleterre et de cent autres points, vous arrivent chaque jour les sollicitations les plus instantes pour l'ouverture de nouvelles maisons ; nous le savons, et nous bénissons le Seigneur de ce réveil de l'esprit de foi et de charité, qui se manifeste partout ; nous le bénissons aussi de ce qu'il a daigné se servir de nous pour obtenir ce résultat ; mais nous ne cesserons pas pour cela de supplier sa Divine Bonté, de vous conjurer aussi, vous, notre Père bien-aimé, et tous les Supérieurs de notre pieuse Société, de donner des secours généreux à ces terres lointaines, où ne se trouvent que fort peu de missionnaires, disséminés çà et là sur une étendue si considérable, qu'elle surpasse de plusieurs fois l'Europe tout entière.

Permettez enfin, bien-aimé Père que je vous offre l'affection sincère et le respect de vos fils du Brésil et de l'Uruguay. Je vous demande, du fond de mon cœur, de nous bénir tous et de nous recommander tous à Dieu et à la Vierge bénie. Je baise avec vénération votre main paternelle, et suis heureux de me dire de nouveau

Votre très dévoué fils en Jésus-Christ.

LOUIS LASAGNA, *Prêtre.*

VISITE

DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL DE BONNECHOSE

Archevêque de Rouen.

Notre Oratoire de St. François de Sales, à Turin, vient d'avoir une bien agréable et bien précieuse surprise. Son Eminence le Cardinal Archevêque de Rouen se trouvait, jeudi 4 octobre, de passage à Turin. Ce prince de l'Eglise, l'une des illustrations du Sacré-Collège, revenait de Rome, où il était allé porter aux pieds du Saint Père l'hommage filial de son dévouement, du dévouement de ses diocésains et de la France catholique toute entière. Son Eminence voulut bien, à son arrivée, nous donner avis qu'elle désirait venir, dans l'après-midi, faire à Dom Bosco et à ses enfants l'honneur d'une visite. Malheureusement, Dom Bosco et tous les supérieurs de la Pieuse Société Salésienne se trouvaient absents de Turin. Ils avaient dû se rendre aux exercices de la retraite annuelle de notre jувénat à *San Benigno Canavese*.

Le sous-Directeur de l'Oratoire s'empressa de télégraphier à Dom Bosco l'insigne honneur qui nous était fait. Mais, il n'était malheureusement pas possible que D. Bosco pût venir recevoir Son Eminence ; le temps manquait absolument pour le voyage ; et Monseigneur l'Archevêque devait repartir le lendemain matin, d'assez bonne heure.

Il fallut donc se résigner à présenter à Son Eminence les regrets de D. Bosco et de tous ses principaux collaborateurs.

Son Eminence n'en daigna pas moins venir nous apporter les bénédictions, que Dieu répand sur les pas des princes de Son Epouse bien aimée, la Sainte Eglise Romaine. A deux heures moins quelques minutes, le vénérable Prélat arrivait à notre Oratoire, accompagné de son secrétaire particulier et de l'un de nos confrères, que l'on avait délégué près de Son Eminence.

Les prêtres, qui se trouvaient présents à l'Oratoire, s'étaient empressés autour de la voiture de Son Eminence, pour baiser son anneau cardinalice et recevoir sa bénédiction. — Qui sont tous ces prêtres ? — demanda le Prélat. — Eminence, répondit l'un d'eux, ce sont les prêtres de Dom Bosco. — Les Salésiens ? — Oui, Eminence. — Mais, vous, vous êtes français, n'est-ce pas ? — Oui, Eminence. — Alors vous me servirez d'interprète. — Cependant la musique de l'Oratoire avait commencé une marche joyeuse, et Son Eminence traversait la cour de l'Oratoire, entre deux haies assez profondes d'enfants agenouillés pour recevoir la bénédiction, que sa main paternelle ne se lassait pas de donner.

On pria Son Eminence de monter au premier étage, pour se reposer un instant et prendre quelques rafraîchissements.

Son Eminence voulut bien accepter seulement

quelques moments de repos. Elle les consacra fort gracieusement à s'enquérir, avec une affectueuse sollicitude, de Dom Bosco, de ses œuvres, du nombre des jeunes gens ordinairement présents à l'Oratoire. Elle fut agréablement surprise en apprenant que le nombre des étudiants, actuellement encore en vacance, égalait, et surpassait même de quelques dizaines le nombre des artisans, qui venaient de l'accueillir avec les démonstrations de leur piété, suivies de celles de leur joie filiale, manifestée par de bruyants et chaleureux applaudissements.

Son Eminence voulut bien, malgré la pluie, se rendre sur le balcon imparfaitement couvert, pour adresser à ces enfants quelques mots d'affection, que celui, qu'Elle avait nommé son interprète, s'empressa de leur traduire.

« Mes chers enfants, leur dit le Cardinal, j'étais venu dans l'intention de vous voir et de m'entretenir avec D. Bosco. Ce dernier est retenu loin d'ici par les devoirs de son ministère. Ne pouvant saluer le Père, je me réjouis de le voir représenté dans ses enfants, et de le bénir en votre personne.

« Oui, je vous bénis tous, bien affectueusement, et je prie Dieu de vous combler de toutes ses grâces et de faire prospérer cette maison et toutes ces œuvres salésiennes. Pour vous laisser un souvenir de mon passage au milieu de vous, je vous donne un grand congé, toute une journée de récréation, et s'il est possible de promenade. En même temps, comme vous êtes hommes, et que quelques uns d'entre-vous ont pu commettre quelques fautes, je vous accorde une amnistie pleine et entière, j'efface tous les mauvais points, et je lève toutes les punitions. »

Les Supérieurs appliquèrent dans toute son étendue l'amnistie accordée par le Prince de l'Eglise. Ils effacèrent de leur souvenir tous les manquements, qu'ils avaient pu relever jusqu'à ce jour.

Son Eminence reprit la parole, après que l'on eut traduit aux enfants ce qu'Elle avait eu la bonté de leur dire :

« J'ajoute une condition, mes enfants, c'est que chacun de vous dira, selon mes intentions, un *Pater* et un *Ave Maria*. » — Tous promirent de grand cœur, par une acclamation unanime et de vifs applaudissements. Puis tous les assistants se prosternèrent, et le Cardinal nous donna solennellement sa bénédiction, gage assuré de celle du divin Maître et de toute l'adorable Trinité, au nom de Laquelle sa main bénissante s'élevait au-dessus de nos fronts religieusement humiliés.

Son Eminence voulut bien ensuite traverser de nouveau la cour de l'Oratoire pour aller visiter le sanctuaire de Notre-Dame Auxiliatrice. Les enfants se pressaient autour de son auguste Personne, et il fallut un ordre formel des supérieurs, pour les empêcher de retarder sa marche, tant ils étaient saintement avides de baiser son anneau, et de recevoir encore sa bénédiction.

Arrivée dans le sanctuaire, Son Eminence se prosterna quelques instants sur les marches du maître autel, devant le Très-Saint Tabernacle, où le Dieu, dont les délices sont d'être avec les enfants

des hommes, veut bien demeurer continuellement, comme un captif d'Amour et de miséricordieuse bonté.

Après sa fervente prière, Son Eminence admira l'église, Elle vénéra le tableau de Notre-Dame Auxiliatrice; et, voyant les cœurs d'or et d'argent suspendus à l'autel, d'où sont descendues tant de grâces, Elle nous dit que son diocèse possède depuis longtemps un sanctuaire, consacré lui aussi à Marie, sous le glorieux titre de *Secours des Chrétiens, Auxilium Christianorum*. Des grâces innombrables sont accordées sans cesse en ce sanctuaire par la Mère des miséricordes, dont la toute puissance suppliante multiplie les prodiges en faveur de ses enfants bien-aimés, sublime héritage que son divin Fils lui légua sur le Calvaire, au moment de rendre le dernier soupir sur l'arbre de la croix.

Son Eminence nous apprit que la Protectrice de notre Congrégation est aussi la Patronne et la Bienfaitrice de l'Archidiocèse de Rouen. Ces liens, qui nous attachaient, à notre insu, à la famille spirituelle de notre illustre Visiteur, nous comblèrent de joie; et nous assurâmes Son Eminence que Dom Bosco serait bien consolé d'apprendre cette heureuse nouvelle. Nous aurions dû ajouter que sa consolation serait partagée par tous nos Coopérateurs. Oui, chers Coopérateurs, nous en sommes assurés, vous vous réjouissez avec nous de savoir que la Mère bien-aimée des pauvres enfants, auxquels vous donnez si généreusement vos charitables aumônes, la Mère dont vous avez admiré la toute puissante, et, nous pouvons le dire, la miraculeuse protection sur cette Oratoire et toutes ces œuvres salésiennes, dont vous êtes les Coopérateurs et les appuis; la Mère dont vous avez vous-mêmes, éprouvé bien des fois le charitable secours; Celle que vous priez, que vous invoquez chaque jour avec nous sous cette appellation, si glorieuse pour Elle et si consolante pour nous, *Maria Auxilium Christianorum!* Marie Secours des Chrétiens. — Cette Mère bénie est, depuis des siècles, invoquée sous ce même titre, dans notre France, dans le diocèse de Rouen. Et là, comme à Turin, elle se plaît à montrer par des prodiges combien ce titre est cher à son cœur, par ce qu'il est le cri de la reconnaissance des enfants, que son Fils lui a légués en mourant pour Elle et pour eux; et que ce titre témoigne hautement qu'Elle est la fidèle exécutrice des dernières volontés de ce divin Fils. Ravivons donc, plus que jamais, dans nos cœurs la sainte flamme de la dévotion à Marie Auxiliatrice, aimons à répéter souvent, en union avec l'Eglise universelle et avec tous les centres choisis par Marie pour cette dévotion, aimons à répéter sans cesse : *Maria Auxilium Christianorum, ora pro nobis*.

Son Eminence, par un trait des plus délicats de sa paternelle bonté, voulut donner aux enfants que l'on avait dû écarter sur son passage, le précieux avantage de baiser l'anneau cardinalice. Elle fit disposer sur deux rangs tous ceux qui l'avaient suivie dans le sanctuaire; et, traversant par deux fois ces rangs, encore assez prolongés, Elle donna à chacun son anneau à baiser.

Notre Eminent visiteur se rendit ensuite à l'imprimerie, déjà installée dans les nouveaux bâtiments. Il admira la grandeur et la disposition des salles et voulut bien examiner les feuilles déjà imprimées, notamment les épreuves d'une grammaire grecque. Il se fit expliquer le système nouveau des machines employées. Puis, il monta au premier étage, où se trouvent les ateliers de composition typographique, la fonderie de caractères et la stéréotypie.

Son Eminence avait une parole d'affection pour chacun des enfants. Elle s'étonnait aussi de voir parmi eux de grand jeunes-gens ; nous lui expliquâmes que, s'il y a une limite d'âge pour l'entrée dans nos maisons, il n'en existe pas pour ceux qui s'y trouvent déjà recueillis ; nous les conservons aussi longtemps qu'ils veulent bien rester parmi nous ; ils peuvent même entrer dans nos rangs, et, tout en conservant le costume laïque, plus commode pour leurs travaux, devenir nos confrères et nos coadjuteurs.

Nous fîmes aussi remarquer à Son Eminence, à la fenêtre du milieu de la salle des machines, un vitrail présentant le buste de St. François de Sales ; et, au dessous, une banderolle, sur laquelle on lit ces mots : *Saint François de Sales Protecteur de l'imprimerie catholique* (PIÈ IX).

Après cette visite, Son Eminence désira s'asseoir quelques instants dans un parloir, pour s'entretenir avec les prêtres salésiens, qui n'avaient cessé d'entourer son auguste personne avec un respectueux et filial empressement. Son Eminence daigna, par une condescendance touchante, s'intéresser au prêtre français, qui avait eu l'honneur d'être toujours à ses côtés. Elle se fit raconter comment il avait été conduit à venir chez Dom Bosco. Elle demanda s'il y avait beaucoup de prêtres français, si tous étaient d'anciens élèves de Dom Bosco. Nous répondîmes respectueusement que Dom Bosco rendait au centuple ce que les diocèses lui prêtaient ; que la plupart des élèves des séminaires du Piémont étaient d'anciens élèves de Dom Bosco. Nous ajoutâmes que l'un des buts principaux des œuvres salésiennes est de donner des prêtres à l'Eglise. Son Eminence fut très-satisfaite ; et remarqua, fort à propos, que, par la nature même de nos œuvres, nous atteignons jusqu'aux dernières classes de la société pour les vivifier par la religion, et pouvons ainsi donner leur valeur à des éléments qui, jusqu'alors, échappaient à la sollicitude amoureuse de l'Eglise.

Enfin, après avoir encore parlé de D. Bosco, des ovations que Paris lui a faites, Son Eminence voulut bien se faire promettre que D. Bosco l'avertirait lorsqu'il devrait retourner à Paris, et s'engagea, de son côté, à le prévenir à l'avance lorsqu'Elle aurait à repasser par Turin.

Avant de nous quitter, Son Eminence voulut bien agréer le diplôme de Coopérateur Salésien.

Enfin, lorsque la voiture allait se mettre en marche, Son Eminence, dans son humilité et son auguste simplicité chrétienne, nous dit qu'Elle se recommandait à nos prières ; nous nous empresâmes de répondre, que c'était bien plutôt à nous de nous recommander à ses saintes prières ; mais

que notre reconnaissance ne l'oublierait certainement pas aux pieds des saints autels.

Son Eminence nous laissa ravis d'une aussi cordiale visite, et profondément édifiés de l'affabilité toute paternelle de ce Prince de l'Eglise, aussi illustre par ses travaux qu'il est grand par sa dignité.

Son Eminence a quatre-vingt-trois ans, et, malgré cet âge, Elle a la démarche ferme et assurée, une force et une vivacité d'esprit toutes juvéniles, jointes à cette effusion, qui monte du cœur, et se répand, non seulement dans les paroles, mais encore sur les traits du visage, et dans toutes les manières, pour leur imprimer un indicible cachet de douceur et de bonté. Saint François de Sales semblait s'être revêtu de la pourpre romaine pour venir encourager et bénir ses enfants. Puisse-t-il, du haut du ciel, entourer de sa constante protection Celui qui nous a retracé sa vivante image, et nous a bénis, nous qui nous honorons de l'avoir pour protecteur et de nous appeler de son nom, comme les fils, que Dieu lui a donnés, par les mains de Marie Auxiliatrice, et par le ministère de Dom Bosco.

LE CARD. HENRI DE BONNECHOSE.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur traduire ici la courte biographie du Cardinal de Bonnechose, publiée par Dom Bosco, dans sa brochure intitulée : *La plus belle fleur du Collège Apostolique, ou l'élection de Sa Sainteté le Pape Léon XIII.*

« Henri Marie Gaston de Bonnechose naquit à Paris le 30 mai 1800. Avant d'entrer dans le clergé, il appartient à la magistrature et fut substitut du procureur du Roi aux Andelys et à Rouen, procureur du Roi à Neufchâtel, substitut du Procureur Général à la Cour de Bourges, et avocat général à Riom et à Besançon. Entré dans la milice ecclésiastique, après la révolution de Juillet, il devint bientôt professeur de rhétorique et d'histoire au petit séminaire de Strasbourg, et ensuite au collège d'Inilly. Doué d'un remarquable talent oratoire et d'un superbe organe, il abandonna l'enseignement pour se donner à la prédication. A Paris, à Cambrai, à Rome, il recueillit des applaudissements unanimes, et mérita que le Saint Père Pie IX, si bon appréciateur des intelligences d'élite, le nommât, le 17 janvier 1848, au gouvernement du diocèse de Carcassonne. Le 23 mars 1855, il fut envoyé prendre possession du siège d'Evreux, où il fallait un homme prudent, rompu à la pratique des affaires, pour apaiser les discordes et régulariser toutes les situations. Il sut accomplir cette mission délicate avec un tel esprit de justice et de charité que, le 18 mars 1858, il fut promu à l'archevêché de Rouen, qu'il gouverne depuis 20 ans (ces lignes étaient écrites en 1878). Monseigneur de Bonnechose a un port plein de noblesse, une haute stature, et de très-gracieuses manières. Le Saint Père Pie IX le créa Cardinal du titre de Saint Clément, et promulgua cette nomination dans le Concistoire du 21 décem-

bre 1863. Au Sénat français, Son Eminence le Cardinal de Bonnechose se montra l'ardent défenseur du pouvoir temporel des Papes. Nous avons de lui deux volumes, publiés en 1873, sous le titre : *Philosophie du Christianisme*.

UN COOPÉRATEUR SALÉSIEEN et notre maison de Spezia.

Dans le numéro 223 de l'excellent journal l'*Unità Cattolica* de Turin, nous trouvons une lettre précieuse que lui écrit un Coopérateur Salésien de Spezia.

Nous croyons bien faire, en reproduisant aussi cette lettre, pour la plus grande gloire de Dieu et l'encouragement des bons Chrétiens.

Spezia, 19 septembre 1883.

MONSIEUR ET EXCELLENT DIRECTEUR,

Je crois que vous et vos nombreux lecteurs auez pour agréable de connaître, au moins sommairement, le bien que les Salésiens de Dom Bosco font ici dans notre ville.

Grâce à la charité du Souverain Pontife Pie IX et à celle, non moins grande, de son bienfaisant et généreux successeur le pape Léon XIII, secondés par le clergé et par des personnes influentes, les Salésiens ont, dès 1878, ouvert, dans une maison prise à bail, une école primaire et un patronage du Dimanche pour les enfants de cette ville. Avec le zèle très-opérateur qui les distingue, et avec une activité surprenante, ils eurent bientôt réussi à rassembler autour d'eux plusieurs centaines d'enfants, qui jusqu'alors, soit incurie des parents, soit plus grande commodité, fréquentaient les écoles des protestants Évangéliques, fortement établis ici, pour la honte de notre foi. Pendant les jours de fêtes, ces mêmes enfants s'en allaient, courant çà et là par les places et le long du rivage, éloignés des offices divins, et exposés aux plus graves périls, et pour l'âme et pour le corps.

Le nombre des enfants accourus de toute part, croissant de jour en jour davantage, la maison louée devint trop étroite ; et il fallut en chercher une autre. Alors une charitable personne de notre ville, Mr. le Chevalier Bruschi, donna à D. Bosco une assez grande étendue de terrain et les Salésiens, confiants en la divine Providence, et dans la charité de leurs bienfaiteurs, commencèrent la construction d'un bâtiment plus vaste, approprié à sa destination ; leur intention était de joindre aux écoles primaires et au Patronage du Dimanche une maison de charité, pour y recueillir les enfants les plus pauvres et les plus abandonnés. Une petite église, déjà très-fréquentée, et la majeure partie de l'habitation sont dès à présent conduites à bon terme. Les dépenses ne sont pas encore totalement payées ; mais on espère que les subventions des fidèles ne manqueront pas à ceux,

qui prennent tant de peine pour la bonne éducation de notre jeunesse ; et, sans doute, quelque pieuse et généreuse personne se fera l'instrument de la divine Providence.

Dès à présent, c'est un spectacle délicieux, qui nous est offert chaque jour de fête ; nous pouvons voir, réunis dans l'Oratoire Salésien un régiment de 500 et, parfois, de plus de huit-cents jeunes garçons. Ils commencent par se divertir à des jeux variés, jeux honnêtes et qui n'offrent aucun danger ; cette récréation est prise sous les yeux de plusieurs prêtres et de laïques zélés. Les enfants sont ensuite instruits au catéchisme ; on les forme à cette bonne éducation, qui, tout en faisant de bons chrétiens, fait en même temps de sages citoyens. Puisque le gouvernement est si préoccupé dans ce moment des troubles des Romagnes, dans lesquelles ont figuré, pour la majeure partie, de jeunes polissons, quelqu'ami devrait bien rendre à Mr. le ministre Depretis le service de lui suggérer de se recommander à Dom Bosco et de le prier de vouloir bien envoyer ses Salésiens ouvrir, dans toutes les villes principales, un Oratoire semblable à celui de Spezia. Je suis d'avis, qu'en fort peu d'années, les Romagnes seraient pacifiées.

Les classes des Salésiens à Spezia, sont si bien dirigées et si fréquentées, qu'elles ont amené la banqueroute complète des écoles protestantes. Je vous en cite une preuve qui peut tenir lieu de toute autre.

Pendant l'année scolaire 1881-82, les classes protestantes comptaient 540 élèves ; l'an dernier, 1882-83, elles n'en eurent plus que 54 inscrits ; et l'inspecteur royal, en faisant sa visite, n'en trouva que 14 présents ! (Je dis bien quatorze). Cette défaite fut si amère pour la secte, dite Évangélique, qu'elle se vengea sur le chevalier G., ministre évangélique de Spezia. Par un acte peu conforme à leur tolérance si vantée, ses supérieurs le suspendirent de ses fonctions, comme incapable, et l'envoyèrent ailleurs. Le pauvre ministre, avant de quitter Spezia, réunit ses amis dans une conférence, leur raconta sa mésaventure, et se répandit en invectives contre D. Bosco et les Salésiens, qu'il appelait la *cause de sa ruine*.

Nous, habitants de Spezia, nous n'avons qu'à remercier Dieu pour un résultat si consolant ; et nous souhaitons que D. Bosco et ses fils soient la ruine de toutes les sectes protestantes, qui infestent aujourd'hui notre Italie. Ce serait un bonheur pour tant de familles, pour un si grand nombre d'âmes, surtout de jeunes enfants sans défense, auxquels, sous le prétexte de leur donner l'instruction primaire, les protestants enlèvent la vraie foi, et avec elle le moyen d'arriver au salut éternel.

Un Coopérateur Salésien.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

Seconde partie.

CHAPITRE X.

Tirage de la loterie — Ses résultats — On commence à se servir des nouveaux bâtiments — Mort de Marguerite Bosco — Origine et progrès d'une nouvelle famille d'enfants recueillis par la charité — Les classes de Joseph Bonzanino et D. Mathieu Picco — Ce qu'Urbain Rattazzi suggère à Dom Bosco — Premières bases d'une Société selon les besoins et la nature des temps — Réflexions de D. Bosco, lettre de recommandation de Monseigneur Fransoni.

Le tirage de la loterie se fit à Turin, dans les salons de l'hôtel de Ville, le 6 juillet 1857. Le produit de cette loterie suffit à payer tous les frais de la construction nouvelle, et à tirer Dom Bosco de bien d'autres embarras. Nous eûmes donc de grandes actions de grâces à rendre au Bon Dieu.

Cependant la construction s'était achevée, quelques mois avant la fin de la précédente année. L'approche de l'hiver avait alors impérieusement exigé que les nouvelles salles fussent prêtes à recevoir bon nombre de jeunes-gens, déjà acceptés pour la mauvaise saison; mais, la fraîcheur des murs ne permettait pas d'y compter.

Que faire donc? Dom Bosco ne se laissa pas arrêter par cet obstacle. Il souffrait trop d'avoir à laisser plus longtemps dans leur abandon et leur misère tant de pauvres enfants. Il sut obtenir par l'industrie, ce qu'il aurait en vain attendu de la nature. Il fit faire provision de grands *brasères* et donna l'ordre de les maintenir toujours allumés, le jour et la nuit, dans les nouvelles salles, afin de chasser ainsi l'humidité et de sécher les murs, pour pouvoir ensuite, sans danger pour la santé des enfants, les faire coucher dans les nouveaux dortoirs. Le résultat espéré fut obtenu, ce qui, dès le mois de novembre 1856, permit de remplir en grande partie la nouvelle maison. Le nombre des enfants ainsi recueillis ne tarda pas à s'élever à 150.

D. Bosco se réjouissait de voir sa famille accrue dans de telles proportions. Son cœur se dilatait à la pensée de tant de jeunes-gens, arrachés aux dangers du vice et acheminés sur le sentier de la vertu. Les plus anciens, considérés comme les aînés de la famille, se réjouissaient aussi de voir grossir les rangs de leurs frères cadets. Ces derniers, à leur tour, se félicitaient d'avoir trouvé, dans un asile assuré, le pain du corps et celui de l'intelligence et du cœur. Les parents ou protecteurs de ces jeunes-gens étaient heureux de savoir leurs enfants ou leurs protégés, bien instruits et bien élevés; ils ne cessaient d'en exprimer à Dom Bosco toute leur reconnaissance. Nos bienfaiteurs aussi se réjouissaient de voir les heureux effets de leur charité.

Mais, au milieu de tant de sujets de joie, Dieu

nous envoya une bien grande affliction. Le 25 Novembre, nous perdîmes la bonne maman Marguerite Bosco. Cette femme de cœur avait tenu près de nous la place de nos mères; sa bonté, ses attentions, sa sollicitude maternelle, nous faisaient pour ainsi dire oublier que nos mères n'étaient plus, ou qu'elles étaient loin de nous.

Pendant sa maladie, une grave Pneumonie, nous priâmes beaucoup pour sa guérison. Elle nous tint, pour ainsi dire, suspendus entre la crainte et l'espérance, et nous donna lieu de montrer combien nous savions apprécier sa vertu et l'amour qu'elle avait pour nous. Pas une heure ne s'écoulait, pour ainsi dire, sans que quelqu'un d'entre-nous fût allé dans la chambre de la malade, pour prendre de ses nouvelles. Le soir, après la prière en commun, nous attendions tous avec anxiété d'apprendre de la bouche de D. Bosco ou de D. Alasonnati, l'état de la malade. Nul ne se serait mis au lit sans l'avoir recommandée à la Vierge Consolatrice. Notre cœur se serra, quand nous apprîmes que D. Jean Borel, son directeur spirituel, était venu la confesser. Immense fut le deuil de nos cœurs, quand elle reçut les derniers Sacrements. Le mal ne cessait de s'aggraver avec une cruelle rapidité; la mort s'approchait visiblement. Quelle plume pourrait décrire notre douleur, nos sanglots et nos larmes, lorsque nous reçûmes la triste nouvelle que la mère de D. Bosco, notre mère à tous, avait cessé de vivre!

Jamais, dans l'oratoire, spectacle plus émouvant ne s'était vu. Son autre fils, nommé Joseph, se trouvait aussi près de nous; il était venu de Cléteu-neuf pour assister à ses derniers moments avec D. Bosco, sa tante Marie Anne Occhiena, et madame Jeanne Marie Rua. Après le dernier soupir de leur mère, les deux frères se regardèrent sans mot dire, et tous deux versèrent des flots de larmes, qui déchiraient le cœur de tous les assistants. La pieuse femme mourut à trois heures du matin. D. Bosco, le matin même, accompagné du jeune Joseph Buzzetti, fut célébrer la Sainte Messe dans la chapelle souterraine du Sanctuaire de la Consolata.

Là, après avoir sacrifié l'Agneau Divin, et l'avoir offert au Divin Père pour le repos de l'âme de sa mère, il demeura longtemps en prières devant l'image miraculeuse de Marie Consolatrice. O Vierge miséricordieuse et mère de pitié, lui disait-il, mes enfants et moi nous n'avons plus maintenant de mère ici-bas. Ah pour l'avenir soyez plus particulièrement ma mère et leur mère!

— Les funérailles furent modestes, mais le deuil sincère de tant de cœurs leur donnait une rare beauté. On célébra une messe solennelle dans l'église de l'oratoire, les enfants firent une communion générale pour le repos de l'âme de leur insigne bienfaitrice et de leur mère. Tous ensuite accompagnèrent la dépouille mortelle jusqu'à l'église paroissiale. Notre musique instrumentale répondait par de funèbres accents au chant du *Miserere*.

Le lugubre cortège s'avancait avec un ordre si parfait, que tous les spectateurs en étaient profondément édifiés. Madame Marguerite Gastaldi, la mère de l'archevêque, dont Turin pleure encore

la perte, dit qu'elle n'avait jamais assisté à funérailles aussi touchantes. Nous avons l'intention d'écrire la vie de Marguerite Bosco, de cette femme digne d'une impérissable mémoire; mais, pour ne pas interrompre le fil de notre récit nous le ferons dans des articles séparés, et un peu plus tard.

L'année suivante, notre oratoire faisait encore deux pertes sensibles. Le 9 Mars il perdait le jeune Dominique Savio, dont nous avons déjà parlé dans cette histoire. Le 22 juin, Marie Anne Occhiona, tante de D. Bosco, lui était enlevée; c'était la sœur de la mère de Dom Bosco, et elle avait très-bien rempli la place laissée vide par cette noble femme, en nous rendant comme elle, avec la plus admirable charité, les services les plus utiles.

Nous avons de nouveau perdu notre Mère, mais Dieu nous laissait encore Dom Bosco, pour nous servir de père. Il semblait aussi que Marie Auxiliatrice avait exaucé la prière de son serviteur, et nous protégeait d'une manière toute particulière. En effet, depuis ce moment, notre oratoire prit un développement, qui tenait du prodige; ce développement n'a pas encore cessé, nous avons la ferme espérance qu'il continuera, pour le plus grand bien de la religion et de la société.

Avant de reprendre le récit des faits, il est bon de dire quelques mots de l'origine et des progrès d'une seconde classe d'enfants recueillis dans notre oratoire. Comme nous l'avons vu, les premiers jeunes-gens, reçus par D. Bosco dans l'oratoire de S. François de Sales, furent des artisans ou des apprentis, auxquels il faisait enseigner tel ou tel métier, selon leurs inclinations et leur capacité. Mais, les besoins intellectuels et les diverses conditions des personnes, qui nous étaient envoyées par des recommandations particulières, firent que, peu à peu, auprès des artisans, nous dûmes aussi avoir des étudiants.

L'introduction de ce nouvel élément se fit par progrès insensibles; elle commença dès 1848 et 1849. Par suite de la guerre, dite de l'indépendance, les séminaires furent occupés par la troupe. Sur la prière de Monseigneur Fransoni, D. Bosco reçut à l'oratoire le plus grand nombre de jeunes séminaristes, qu'il lui fut possible d'admettre. Ainsi, loin des distractions de la maison paternelle et des dangers du monde, ces jeunes-gens purent continuer à se préparer à leur sublime carrière.

Ils demeuraient à l'oratoire comme pensionnaires, ils y faisaient leurs études, et assistaient à tous les exercices de piété; mais, matin et soir, ils se rendaient aux leçons des professeurs du Séminaire de Turin. Ces leçons se faisaient soit au domicile du professeur, soit au séminaire même, dans une salle réservée pour ce service par le Gouvernement. Mais, une chose en amène une autre. En ce moment là même, D. Bosco comprit encore plus la nécessité d'avoir, pour son œuvre, des collaborateurs et des maîtres, dont il pût librement disposer. Afin de se les procurer, il choisit parmi les jeunes-gens, que la Providence lui envoyait, ceux dont la conduite plus exemplaire donnait l'espoir fondé d'un heureux succès; et les mit aux études. Ils étaient 12 en 1850; mais, dans la suite, quelques uns d'entre eux se firent Oblats, d'autres

changèrent de carrière, et un très petit nombre demeura à l'oratoire. Malgré ces résultats, si peu satisfaisants, Dom Bosco ne perdit pas courage; il choisit de nouvelles recrues, qui furent plus fidèles.

En même temps, au fur et à mesure des progrès du nombre des enfants recueillis, augmentait aussi le nombre des étudiants. En voici la raison. Parmi les jeunes-gens admis sur la recommandation du Gouvernement, des Municipales, des Curés de paroisse et des parents ou amis, il s'en trouvait plusieurs issus de familles, riches autrefois ou de condition bourgeoise, et que des revers de fortune avaient réduites à la misère. Pour de tels jeunes-gens, dont les premières années avaient été entourées de tout le confort de la vie moderne, l'apprentissage d'un art pénible, ou de quelque rude métier, n'était souvent pas, ni ce qui leur plaisait le plus, ni même ce qui était le plus convenable pour eux. D'autres sujets se montraient doués de si rares talents que c'eût été péché de les laisser comme ensevelis dans un atelier. Il était facile de voir, qu'avec un peu de culture intellectuelle, ces jeunes-gens pourraient, avec le temps, rendre à la société civile des services bien autrement importants que ceux d'un simple artisan. D. Bosco, avait pour principe, dans l'exercice de sa charité, de se conformer autant que possible aux besoins, aux convenances, aux goûts de chacun; il destinait donc ces jeunes-gens aux études, au lieu de les employer à un travail manuel. De cette manière, la famille des étudiants arriva, en fort peu d'années, à égaler en nombre celle des artisans.

Tant que ses occupations le lui permirent, Dom Bosco servit lui-même de maître à ses jeunes étudiants. Mais, en 1852, il dut renoncer à cette occupation, et commença à les envoyer chez Monsieur le Chevalier Joseph Bonzanino, professeur libre pour les classes de grammaire (Gymnase inférieur), et ensuite aux cours de Dom Mathieu Picco, professeur de Rhétorique. Ces deux excellents maîtres se prêtèrent de grand cœur à cette œuvre charitable. Ils ouvrirent gratuitement leurs cours aux élèves de D. Bosco. Notre oratoire et un grand nombre de familles leur doivent une profonde reconnaissance. Pendant une longue suite d'années, on vit sortir de leurs classes, avec une instruction remarquable, des centaines de jeunes-gens, dont plusieurs sont maintenant des professeurs distingués et célèbres, des directeurs des postes, des docteurs en médecine, des juges, notaires, procureurs (avoués), avocats. Un grand nombre embrassèrent la carrière ecclésiastique et travaillent encore dans plusieurs diocèses. Ils se font remarquer par leur zèle, comme curés ou comme simples prêtres. Plusieurs enfin sont devenus les collaborateurs de D. Bosco et, à son exemple, dépensent leur vie au profit de la jeunesse, dans ses diverses Maisons.

L'institution de cette catégorie des étudiants parmi les enfants recueillis dans notre oratoire, fut une œuvre bien conçue, et nous pouvons dire, inspirée de Dieu. Par elle, Dom Bosco put étendre le bienfait de son oratoire à un plus grand nombre de familles pauvres, cultiver de très-belles aptitudes, qui ne se seraient pas développées, faute

de moyens matériels. Il put donner à la société, non seulement de bons ouvriers et d'habiles artistes, mais des employés instruits, et, ce qui vaut mieux encore, même en ces années, les plus mauvaises peut-être et les plus fatales aux vocations ecclésiastiques, il fournit à l'archidiocèse de Turin, disons mieux, à tous les diocèses du Piémont, plusieurs centaines d'abbés ou de prêtres. Enfin, par cette institution même, D. Bosco inaugura dès lors cette pépinière féconde de ses aides futurs, grâce à laquelle il a pu, et peut encore étendre le bénéfice de l'instruction littéraire et scientifique et de l'éducation chrétienne à des milliers de pauvres enfants, dans l'un et dans l'autre hémisphère.

L'oratoire de Saint François de Sales, constitué sur les bases que nous avons décrites, donnait chaque année les fruits les plus beaux et les plus abondants; soit au moyen du Patronage du Dimanche, soit en recueillant et élevant les pauvres enfants du peuple. Aussi plusieurs personnes, pleines d'admiration pour ce bienfait social, dont elles comprenaient la portée, conçurent le désir de voir l'œuvre se perpétuer. De temps à autre, prêtres ou laïques en parlaient à D. Bosco. Pour satisfaire aux bienveillants desirs de tant de personnes amies D. Bosco aurait volontiers travaillé à la fondation d'une société destinée à continuer son œuvre; mais l'attitude qu'avait alors le Gouvernement lui faisait considérer tout essai de ce genre comme inutile et peut-être même périlleux. Il s'abandonnait par conséquence entre les mains de Dieu, et poursuivait son œuvre, comme par le passé. Il se contentait de répondre quelques bonnes paroles à ses conseillers. Quand, à sa grande surprise, la même proposition lui fut faite par un homme, dont le nom a déjà figuré plusieurs fois dans cette histoire, par Urbain Rattazzi. C'est-à-dire par celui-là même qui, de concert avec le Comte Camille Cavour, avait donné le branle à la suppression des ordres religieux. La Divine Sagesse ne cesse de se jouer dans le monde. Elle sait diriger à ses fins les volontés des hommes, tout en les laissant obéir aux inspirations de leur liberté, « *ludens coram eo omni tempore, ludens in orbe terrarum.* » Elle semble avoir voulu se servir précisément de l'adversaire des ordres religieux, afin d'enlever à D. Bosco ses dernières hésitations, et de lui donner l'impulsion décisive pour la fondation de cette société, qui, définitivement constituée dans la suite, devait, par sa nature et par son but, en remplacer tant d'autres arrachées par la main de la révolution. Le fait est si singulier en lui-même; il est aussi pour notre oratoire d'un intérêt et d'une importance tels que nous avons cru devoir le signaler ici. Un jour donc, c'était en 1857, le Ministre Rattazzi reçut la visite de D. Bosco. Après s'être entretenu quelque temps du résultat de la loterie, de l'œuvre des oratoires, des avantages que le Gouvernement pouvait en attendre, Rattazzi lui dit à peu près ces paroles: Je fais des vœux, Monsieur l'abbé, pour que vous viviez encore de longues années, pour vous consacrer à la culture d'un si grand nombre de pauvres jeunes-gens; mais, vous êtes

mortel, comme tout autre, et, si vous veniez à manquer, que deviendrait votre œuvre? Avez-vous déjà pensé à cette éventualité? — et si vous y avez pensé, quelle mesure entendriez-vous adopter pour assurer l'existence de votre institut? — A cette sortie inattendue, D. Bosco, d'un ton demi-sérieux, demi-plaisant, répondit: A vrai dire, Excellence, je ne fais pas compte de mourir sitôt; en conséquence, j'ai bien pensé à me procurer des auxiliaires pour le moment, mais, pas encore au moyen de pourvoir à la continuation de l'œuvre des oratoires après ma mort. Mais, puisque vous voulez bien m'en parler, je me permets de vous demander à mon tour quel serait, à votre avis, le moyen, auquel je pourrais m'arrêter pour assurer la vie de cette institution? — Selon moi, répondit Rattazzi, vous devriez choisir quelques personnes de confiance, laïques et ecclésiastiques, en former comme une société, sous des règles précises, les pénétrer de votre esprit, les instruire dans la pratique de votre système, de manière à vous faire en eux, non seulement des auxiliaires, mais des continuateurs de votre œuvre, quand vous viendrez à lui manquer. — Un léger sourire effleura les lèvres de D. Bosco, en entendant cette proposition. C'était un fait notoire que le Ministre Rattazzi, secondé par ses collègues, avait, en 1854, présenté à la Chambre Subalpine, et, l'année d'après, fait sanctionner la première loi de suppression des Congrégations religieuses, qui, depuis des siècles, existaient dans les États Sardes. D. Bosco ne pouvait donc s'empêcher de trouver étrange d'entendre ce même ministre lui proposer d'établir une nouvelle congrégation. Il répondit donc: — Mais, Votre Excellence, pense-t-elle qu'il soit possible de fonder une semblable société dans les temps présents? Il y a deux ans, le Gouvernement a supprimé plusieurs communautés religieuses; et, peut-être, prépare-t-il la destruction de toutes celles qui subsistent encore. Pourrait-il donc permettre qu'il se fonde une autre société, qui ne différerait pas de celles qu'il supprime? — Je connais bien la loi de suppression, reprit Rattazzi, j'en connais aussi le but. Cette loi ne peut vous être d'aucun obstacle, pourvu que vous instituiez une société selon les exigences des temps et conforme à la législation en vigueur. — Et que serait cette société? — Une société qui n'aurait pas le caractère de main-morte, mais de main-vive; une société, dans laquelle chacun des membres conserverait ses droits civils, se soumettrait aux lois de l'État, paierait les impôts etc. En un mot, la nouvelle société, en face du Gouvernement, ne serait qu'une association de libres citoyens, qui se réunissent et vivent ensemble dans un but de bienfaisance. — Et Votre Excellence peut-Elle m'assurer que le Gouvernement permette l'institution d'une telle société, et qu'il la laisse subsister? — Aucun Gouvernement Constitutionnel régulier n'empêchera l'établissement et le développement d'une telle société, pas plus qu'il n'empêche les sociétés de commerce, d'industrie, de change, de mutuel secours et autres semblables; au contraire il les encourage et les soutient. Tout association de libres citoyens est

permise, pourvu que son but et ses actes ne soient pas contraires aux lois et aux institutions de l'Etat. — Eh bien, conclut D. Bosco, j'y réfléchirai ; et, puisque Votre Excellence se montre si bienveillante pour moi et mes jeunes-gens, à l'occasion, je m'empresserais de recourir à votre sagesse et à votre autorité.

Les paroles de Rattazzi, alors regardé comme un oracle en matière politique, furent pour D. Bosco comme un rayon de lumière, qui lui montra la possibilité de ce qu'il avait cru jusqu'alors irréalisable, à raison de l'esprit du jour.

Il avait, quel-que temps auparavant, fait connaissance avec l'abbé Antoine Rosmini. Il recourait parfois à lui, comme ensuite à son successeur immédiat le P. Jean Baptiste Pagani ; ce dernier même avait conçu l'espoir que D. Bosco soumettrait notre oratoire à l'Institut de la Charité, fondé par Rosmini quelques années auparavant. Mais, après la conversation que nous venons de rappeler, D. Bosco s'occupa de former une Société distincte, dont le but principal serait l'éducation des enfants les plus abandonnés. Il ne tarda pas à en jeter les premières bases. Il commença par formuler et rédiger quelques règles appropriées au but de la société nouvelle ; il en conféra avec quelques prêtres et quelques laïques de Turin. Ces derniers, apprenant ce dont il s'agissait, donnèrent volontiers leur nom. D. Bosco fit ensuite des ouvertures à ses abbés et aux meilleurs jeunes-gens de l'oratoire. En peu de temps, il se fut entouré d'une douzaine d'individus, sur lesquels il lui semblait pouvoir compter sûrement. Chacun, dans le but de faire du bien aux jeunes-gens de l'oratoire et du Patronage du Dimanche, promettait simplement d'obéir à D. Bosco, et d'accomplir les fonctions compatibles avec ses aptitudes. Quelques-uns des associés continuaient à demeurer chez eux, et se bornaient à aider à l'oratoire les jours de fête, ou bien à faire l'école du soir, ou bien encore à visiter, pendant la semaine, les jeunes-gens dans les ateliers, à chercher un patron honnête à ceux qui se trouvaient sans travail, ou dans quelque place où ils étaient en péril. D'autres, au contraire, résidaient à demeure dans l'oratoire même ; ils vivaient en communauté avec D. Bosco, toujours prêts à exécuter ses ordres.

Après avoir ainsi jeté les fondements de la nouvelle société, D. Bosco s'aperçut bientôt, que pour pouvoir élever sur cette base un édifice durable et capable d'attirer la bénédiction de Dieu, il fallait encore bien autre chose. La société conseillée par Rattazzi, était une association purement humaine. Pour que cette société prît une vie florissante, et se fortifiât pour le présent et pour l'avenir, il fallait lui inspirer un souffle céleste. Dom Bosco se mit donc à réfléchir ; il se demanda si cette société, tout en demeurant purement civile, en face du Gouvernement, ne pourrait pas aussi revêtir la nature d'un institut religieux, en face de Dieu et de l'Eglise. — Ses membres ne pourraient-ils pas être, en même temps, de libres citoyens et des religieux ? — Cela lui semblait évident ; tout comme, dans un Etat quel qu'il soit, un Catholique peut être sujet du roi ou de

la République et sujet de l'Eglise ; il peut être à la fois fidèle à l'un et à l'autre, observer à la fois les lois de l'un et celles de l'autre.

Dom Bosco ne se contenta pas de ses réflexions personnelles, il voulut encore conférer à ce sujet avec des personnes, aussi doctes que pieuses et sensées ; il en traita surtout longuement avec son Directeur Spirituel, D. Joseph Cafasso. Il désirait aussi soumettre ses projets à Monseigneur Louis Fransoni, notre archevêque vénéré. Dans l'impossibilité de se rendre en personne à Lyon, où ce héros invincible, la gloire de l'Eglise, vivait encore en exil, il lui écrivit, pour lui demander son avis. L'illustre Prélat approuva hautement les vues de D. Bosco ; l'exhorta à les réaliser ; et, pour le mettre sur une voie sûre, lui recommanda d'aller à Rome demander à l'immortel Pontife Pie IX des conseils et une direction. D. Bosco reçut avec plaisir la recommandation de son Archevêque. Il lui écrivit qu'il se rendrait aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Monseigneur lui adressa, du lieu de son exil, une lettre de recommandation pour Sa Sainteté. Dans cette lettre, l'Excellent Pasteur montrait toute sa haute bienveillance pour D. Bosco ; il exaltait sa charité, son zèle pour la bonne éducation de la jeunesse ; il signalait le bien religieux et moral, qu'il avait déjà fait à Turin par l'œuvre des Oratoires ; et, respectueusement, mais avec la plus vive instance, il pria le Saint Père de lui donner largement la lumière de ses conseils et l'appui de son autorité suprême.

AVIS À NOS COOPÉRATEURS.

Nous recevons un grand nombre de lettres ou de télégrammes, demandant si D. Bosco se trouve actuellement à Turin.

Il nous est difficile de répondre à chacun individuellement : c'est pourquoi nous informons ici nos Coopérateurs que Dom Bosco vient de terminer le cours des occupations spéciales, qui le retenaient loin de Turin.

Il demeurera désormais dans cette ville, jusque vers le milieu du mois de février prochain.

Les personnes qui désirent, soit écrire à Dom Bosco, soit venir lui parler, peuvent donc s'adresser librement et en toute assurance à notre maison de Turin.

AVIS À NOS CORRESPONDANTS.

Prière aux personnes, qui désirent une réponse, de vouloir bien écrire leur adresse, le plus clairement possible, *sur chaque lettre.*

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI.

Sampierdarena 1883 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.